

LA FEMME FATALE



Solange Lévesque

Walter et moi, sur la terrasse, au vingt-deuxième étage d'un grand hôtel. Plein air. De l'air. Garçon un autre. Déjà? Il vient à peine de vider son verre.

Il dit: c'est trop jeune, merde, trente ans, on n'est pas prêt, tu ne trouves pas? Je trouve. Je ne sais pas si on peut jamais être prêt, Walter. Je ne sais pas. Les choses arrivent, on se débrouille comme on peut, et puis. . . On crève, quelle chaleur.

Le parasol filtre l'or et le dépose sur la peau. Bleu déconcertant à côté. La main de Walter bat la mesure d'une mélée intérieure. Il dit qu'il voudrait plonger aussi, qu'on aurait dû apporter des maillots. La soie italienne de son tricot colle à sa poitrine. Des rides en voiliers se déploient autour de ses yeux. Sueurs, trop chaud. La glace sur les dents. Mal au front. Une journée de trop.

Couloir et chambre d'une blancheur . . . Seule avec elle, frissons et chaud en même temps. Mets le drap sur mes pieds, veux-tu? Mes iris. . . Mes iris sont en fleurs dans le jardin. C'est le temps des iris. Ils seront fanés quand je sortirai, n'est-ce pas? Approche le fauteuil, approche, raconte-moi. Il y a des livres pour les enfants sur la fenêtre. Lis-moi quelque chose. Elle prend ma main et la tiraille. Sueurs. Elle n'a jamais fait ça. D'une blancheur. . . Sur le drap rêche, son ventre tourmenté. Je ne peux plus lire avec cette veine qui a éclaté dans mon bras, je ne peux plus, tu vois. Pas celle-là, je la connais. Une autre. N'importe laquelle. Invente.

Elle sera là bientôt, Walter, c'est sûr. Tu crois? Ton faussement surpris de ceux qui veulent paraître dégagés. Elle me demande de lui raconter n'importe quoi, Walter. Je cède. Il était une fois un jeune dinosaure (pourquoi jeune?). Sa grand-mère était russe (pourquoi pas italienne ou chinoise?). Il porte, à cause de cette ancêtre, le nom de Nou Nitchevo (je déraïlle). Ce qui veut dire: ça ne fait rien. Mais il ignore le sens de son nom. Les enfants montent sur son dos et lui demandent de les promener, et lui, croyant qu'ils lui demandent son nom, répond Nou Nitchevo (ça ne fait rien) alors ils exigent de lui qu'il galope jusqu'à ce qu'il tombe (complètement désarmée). Le délire Walter! Voilà ce que je lui conte, elle qui halète. Je m'égare. Une mangue à moitié mangée sur la fenêtre et les fleurs qui suffoquent. Toutes deux au fond d'un puits. Comment supporter ça? Je ne peux pas, dit Walter, et toi?

Moi, soudain la jupe collée, sueurs entre les cuisses et le fauteuil, on n'est plus deux dans la chambre,

mais trois. Elle se trouve là quelque part assise sur le bord du lit ou debout près de la penderie, elle attend le moment où je vais quitter pour se montrer. Puis, c'est quatre Walter! Nous deux, la sienne et la mienne, tant qu'à faire, pourquoi pas deux contre deux! Dissimulée dans la grande cape, et dessous l'os, dessous la lame le fer, du velours entre les dents. Je me souviens du petit chat raide sur le tas de fumier, plat, la gueule déformée. Un enfant observe les vers dans le chat.

Cesse! dit Walter. Moi, c'est *Vanitas Vanitatum*, une gravure, la dame à sa toilette, tu connais? Sa tête n'est qu'un oeil, trou du crâne, cul, l'autre oeil son reflet dans le miroir et les flacons les dents. Une minute de silence. Garçon de l'eau s'il vous plaît! Walter, pourquoi toujours l'image d'une femme? Parce que l'inéluctable doit séduire. On étouffe. Tais-toi.

La femme est jeune. Je guette sa parole espérant la comprendre et qu'elle reste insensée. Elle répète raconte ce que tu veux. De l'air. Elle gémit faiblement du fond d'une torpeur chimique. Les jambes enflées sous le drap sec. Le combat livré dans son ventre annonce une visite prochaine.

Faut-il donc toujours que quelqu'un vienne, dit Walter qui pince des fils invisibles sur ses genoux. Il ne prononce pas le mot. Une fille aux jambes sort de l'eau et s'allonge, interminables, dit Walter. Tu as vu ça? Mais les femmes se ressemblent toutes en fin de compte. Les hommes, c'est pire. Remarque, c'est encore plus vrai pour les squelettes. . . Il n'y a que les enfants qui. . . Minute de silence.

La nageuse, cheveux tirés par l'eau, offre au soleil un visage où vieillir n'existe pas. A part l'orange et le turquoise, les cheveux noirs de la sirène. Tu te rends compte Babylone? On est là à siroter des Piña Coladas. Il se tait songeant à sa chance. Raconte-moi n'importe quoi Walter. Continue, raconte. Il dit: deux jambes; cette idée, un tronc qui soudain se divise! Pourquoi? Parce qu'il faut avancer, continuer, se déplacer quoi, et que le système du compas offre des avantages. Entre les deux, il fallait bien quelque chose de . . . rare! Jésus de bois. On parle de quoi au juste? Ah. Ah.

Est-ce que je vais voir juillet? Réponds, est-ce que je vais voir . . . ?

Hier dans un cauchemar, morcelée sur une table en fer et debout à côté, elle se regardait, observait ses

membres épars. Sans pleurer, plutôt paralysée, la peur mordant ses gencives. C'est au réveil. . . J'ai plus mal, il fait chaud. On meurt. . . Trop chaud. La fenêtre, de l'air. Ses jambes vont éclater.

Certaines chambres ont vue sur la terrasse. Dans l'une d'elles, draps tirés jusque par terre. Plein jour, vêtements épars. Hommage à une absence bienvenue, Walter et moi fébrilement par terre. Deux contre une absence. Pour le faire taire et pour l'éloigner. Deux? Trois, quatre! Tais-toi. L'illusion. Mener à bien une mêlée, au moins une, celle-là, l'espace d'une perte, qui ne soit pas vaine. Draps rêches et blancs.

Garçon un autre. Vite ailleurs tous les deux. La chambre est proche, quelques pas et c'est la peau sur la peau, le rite, la continuation. Walter tout de suite. Merci.

Elle délire. Morphine. Anesthésie locale de la conscience. Médecins dans le couloir. Elle sera là bientôt. La peau veut crever d'enflure. Gémissements. La mangue pourrit et coule sur la fenêtre.

Elle dit: je suis seule. . . Cessez de chuchoter. Mais non, tu n'es pas seule. De l'eau, de l'air. Mais oui, elle est seule. Se taire, on étouffe. Walter dans le couloir trépigne et se morfond, désert et blanc. Elle répète qu'elle est seule. Nous, déracinés dans la tourmente.

Sur la terrasse, les clapotis, la peau mouillée, le repos, le loisir. L'éblouissement, les parasols s'en occupent. Dessous: l'alcool, l'éternité, Walter. Deux voiliers s'amarrent à son visage pendant que ses mains d'illusionniste parlent d'une fille hier au bar. Blonde inévitable portant strass et satin blanc. Walter fait des ronds. Jean de satin, blouson de strass, jamais vu ça. Selon elle on irait un jour ensemble. Tu sais ce que c'est, mais belle! Il montre la chaise libre, s'adresse à elle: tu ne m'auras pas si facilement. Voilà la fille assise à notre table. Elle pose sa main près de la mienne, dit-il, elle la prend et m'embrasse sur la bouche. Quelques pas seulement jusqu'à la chambre. Les franchir avec la fille ruisselante. Elle prend ma taille, elle me veut. Strass plein les yeux. Non, je n'irai pas plus loin, il y a erreur sur la personne, non, non! Non quoi? dit Walter, qu'est-ce qui te prend? Un plongeur à l'hôpital soudain, avec l'amie malade et ta fille en blanc. . . Disparue! dit Walter. Garçon un autre, c'est le désert! Ça ne peut pas finir aussi raide.

Beaucoup plus tard, il reste les verres vides. Presque tout a été dit. A l'hôpital c'est fini aussi. Le nom de la maladie ne ressemble à rien qu'à une condamnation. On ne saura rien d'autre, le passage ayant été opéré dans l'invisibilité.

Solange Lévesque est écrivaine. Elle a publié en 1979 une suite de nouvelles intitulée Les cloisons au Biocreux et un roman L'amour langue morte chez Hurtubise HMH en 1982. Cette nouvelle, La femme fatale fera partie d'un ensemble de textes qui paraîtront bientôt à Montréal.

Doux-leurre

Mireille Vallée

J'avais une soeur, belle, fière, indépendante.

Ce soir, elle est là devant moi
et elle écrit, écrit, écrit.
Sa parole est quelque peu coupée de la réalité
et son écriture divague.
Un grand frisson me parcourt
pendant que je la lis.
Entre les lignes se dessine
le sens réel
et transparait alors
l'essence de son être.
Plus je la lis, plus l'émotion m'envahit
et les sanglots retiennent ma parole.
L'on vient la chercher pour la ramener
dans sa cuisine dorée.
Des gadgets et des tranquillisants puissants
lui permettront d'oublier
ce qu'elle a failli retrouver.
L'on jette au panier
les bouts de papier

et l'essence de son être quasi retrouvé

Je la regarde s'en aller.
un grand frisson me parcourt
et je crie, je crie, je crie
à faire sortir les trois rivières de leur lit

l'essence de son être en-allé

Un homme

La laisse